

J'en suis las. Tous les jours c'est dispute nouvelle,
 Et c'est par trop souvent me rompre la cervelle !
 Beau ménage vraiment que le nôtre, après tout !
 Je prends, à vivre ainsi, l'existence en dégoût.
 Rien ne m'attire plus dans cette chambre sombre
 Où la chance est mauvaise, où des malheurs sans nombre
 M'ont acablé ! »

La femme aussitôt : « Je t'entends.
 Eh bien, séparons-nous ! d'ailleurs, voilà longtemps
 Que nous nous menaçons.

— C'est juste.

— En conscience.

J'ai déjà trop tardé !

— J'eus trop de patience !

Une vie impossible !

— Un martyr.

— Un enfer :

— Va-t'en donc ! dit la femme, ayant assez souffert ;
 Garde ta liberté ; moi, je reprends la mienne.
 C'est assez travailler pour toi. Quoiqu'il advienne,
 J'ai mes doigts, j'ai mes yeux : je saurai me nourrir,
 Va boire ! tes amis t'attendent ; va courir
 Au cabaret ! le soir, dors où le vin te porte !
 Je ne t'ouvrirai plus, ivrogne, cette porte.
 — Soit. Mais supposes-tu que je vais te laisser
 Les meubles, les effets, le linge, et renoncer
 A ce qui me revient dans le peu qui nous reste,
 Emportant, comme un gueux, ma casquette et ma veste ?
 De tout ce que je vois il me faut la moitié.
 Partageons. C'est mon bien !

— Ton bien ? quelle pitié

Qui de nous pour l'avoir montra plus de courage ?
 O pauvre mobilier, que j'ai cru mon ouvrage !
 N'importe ! je consens encore à partager :
 Je ne veux rien de toi, qui m'es un étranger ! »

Et les voilà, prenant les meubles, la vaisselle,
 Examinant, pesant ; sur leur front l'eau ruisselle ;
 La fièvre du départ a saisi le mari ;
 Muet, impatient et sans rien l'attendri,